

Béatrice Marchal, un accès vers la lumière

Un jour enfin l'accès suivi de *Progression jusqu'au cœur*, Encre d'Irène Philips, L'herbe qui tremble, 2018.

Dans les poèmes de ses deux derniers recueils, *Un jour enfin l'accès* suivi de *Progression jusqu'au cœur*, parus dans un même livre aux éditions *L'herbe qui tremble* en 2018, ouvrage qui a obtenu le Prix Louise Labé 2019, Béatrice Marchal évoque le chemin, l'ouverture, la progression, le parcours, la porte, la frontière, le départ, l'accès pour aller jusqu'au cœur, jusqu'à la lumière et jusqu'au feu :

« Crépitement des sapins
tiquetés d'étincelles au bout
de leurs branches, feux de joie qu'allume
le printemps sous la bruine au matin » (p. 19)

Comme le dit Graham Swift dans *Le Dimanche des mères*, placé en épigraphe par l'auteure à la tête de ce recueil, après l'offrande vers la clarté d'un prénom de lumière, l'ouvrage étant ainsi dédié « à Claire » :

« Franchir une barrière impossible, n'était-ce pas ce qu'elle devrait faire pour devenir écrivain ? Elle aussi aurait à dépasser cet obstacle, aurait à trouver un langage, bien qu'elle en *possédât* un, car trouver un langage, trouver *le* langage, c'était, comme elle finirait par le comprendre, l'essentiel de l'écriture » (non paginé).

La « possession » d'un langage est donc moins essentielle que l'invention d'un nouveau langage à recréer, impossédable, insaisissable, mais à chercher sans cesse dans la quête d'un être-au monde particulier s'exprimant dans un langage singulier, toujours à réinventer. Les encre d'Irène Philips contribuent à cette réinvention. Elles déploient une écriture singulière entre épure et calligraphie, répétition, scansion de l'amphore féminine et de l'arbre, sexe du monde, herbe, chevelure et oiseaux rythmant le texte dans l'ouverture de leurs bras de vigne.

Danse infléchie, courbure, incurvation, tout va vers l'ouverture et l'accueil. Pointe de neige, révélation de pureté, cils vibratiles de la paupière, herbes folles du sexe, gestes d'arbre, arbre de veinules et d'artères, serpents ou cheveux de méduse, fil invisible de la vierge, arbre-femme, elles se modulent depuis la courbure jusqu'à la pointe acérée d'un diamant.

Ces encre s'harmonisent parfaitement avec le texte dans cette belle édition qui unit les bras du poète et ceux de l'artiste. Béatrice Marchal ressent, en effet, un lien profond au monde, à « l'unisson du monde ». La poète, de ses mille bras entrelacés, permet un sentiment du tout-ensemble, de cette unité multiple qui constitue l'intuition du Tout. Tout bouge, tremble, crépite, se transforme, se succède dans le flux héraclitéen du monde :

« Dans peu de temps, sans qu'on y prenne garde,
succèdera un vert plus sombre
qui ne devra qu'au soleil son éclat. » (p. 19)

La poète s'ouvre au monde et aux éléments cosmiques, se répand dans les feuilles. Ces voisinages, font naître le devenir-animal, végétal, minéral, l'ouvert à fond, la touffure, l'infini des relations :

« Il y a l'oiseau qui claironne au matin sa vaillance,

les pies tracassières et leur bruit de crécelles,
les vertes perruches, la grâce des hirondelles
et l'aile de la grande mouette. Pour tous,

cet arbre qu'ils habitent
avec leurs chants leurs cris,
leurs vols leurs retours, » (p. 22)

La poète devient la source d'insistance entre nous et les choses, elle est la médiatrice, douée d'une porosité essentielle :

« Dans la hâte du départ, ce matin,
alors qu'il faisait noir encore,
J'ai pris soin, avant de quitter
la maison pour plusieurs semaines,
d'enlever sous la table,
au fond de la corbeille à pain, les miettes
de nos repas » (p. 27)

Le mouvement, chez Béatrice Marchal, c'est le devenir, le verdoyer de l'arbre. Comme elle le dit dans son poème, le monde nous met finalement en circulation avec une sorte de sacré, celui qui préside aux mélanges des règnes, à l'hybridité, au passage d'une forme à une autre dans les métamorphoses de la vie, vers la fusion avec le cosmos, vers la célébration et la lumière :

« La fourrure des herbes hautes
couvrait les champs, le bord des routes
d'une transparence où dansait
légère la lumière.

Il suffisait de trois iris
pour qu'un jardin devînt un temple » (p. 17)

Nous prenons de façon fragile et précaire possession du passage, de ce pas qui enjambe jusqu'à l'absence. Et l'ombre se retourne en lumière, présence fragile mais évidente qui dit le vivant sous toutes ses formes dans l'énergie générale des formes. La naissance du monde est là, respirante dans les premiers matins du monde :

« Il monte aux arbres un lait
de tendresse que sucent
les feuilles nouveau-nées
nous enveloppe une lumière
plus forte que la pluie et le brouillard » (p. 19)

Son poème est initiation, passage dans le velouté du cosmos, mouvement de l'orge, frissons aux reflets précieux de cytise, plongeon, roulades, chahuts. Tout bouge, tout respire, tout vit là où danse la lumière, là où s'érige un temple naturel dans l'architecture légère de trois iris. Le passage initiatique se fait grâce au diamant qui pénètre la vie :

« Pour casser sa coquille et sortir à l'air libre,
le poussin a le bec surmonté d'une pointe
qu'on appelle diamant et qu'il perd aussitôt,
usage unique, » (p. 41)

Le soleil joue dans les branches sur un damier de verts aux contours mouvants. Tout coule, comme les cours d'eau chuchotent, et tout est intensité d'un instant qui dure. Alors s'allument les feux de joie, le soleil succède au vert plus sombre, les giclées de clarté triomphent :

« Vase avec fleurs et enfants.
Jeunesse aux joues pleines,
bouquet jaune et rouge,
reflets du cristal
et de l'eau – l'éclat
de la vie qui s'épanouit, » (p. 49)

Naît et monte aux arbres un lait de tendresse que sucent les feuilles ou la poussée de sève après tant de gel, le poussin brisant sa coquille pour sortir à l'air libre. Le bleu enserre ciel, terre et mer, permettant la respiration profonde du monde et les oiseaux claironnent leur vaillance :

« que perce le chant clair d'un oiseau
pour un matin de nouveau possible » (p. 50)

Les barreaux s'écartent, appelés à la liberté des branches, pour s'ouvrir en corolle sur le ciel. Une fleur bleu, myosotis, « ne m'oubliez pas », une fleur bleue dans la montagne, devient gardienne du souvenir. Novalis. De la croûte dorée de l'été, restent quelques miettes dispersées pour habiter nos hivers. Et les pommes avec leurs tavelures invitent à goûter les fruits de l'arbre pour le suc du réel butiné dans les battements d'ailes. Le ciel et invité à entrer dans la vie d'un tableau :

« Il reste au sommet du chêne
quelques feuilles éparses qui brillent
dans le soleil matinal,
petites étoiles oubliées
par la nuit et retrouvées,
quand on les croyait éteintes
en compagnie de mille autres
sur la moire des champs enneigés. » (p. 71)

Malgré le cauchemar d'une main aux doigts coupés ne pouvant plus ni étreindre, ni écrire, main médusée de silence et de pierre, un dialogue se noue pour arriver à bon port dans un regard ébloui :

« c'est toujours la même beauté changeante,
d'une richesse imprévisible, chatoyant
de blondeur orangée, d'or vieux ou d'écarlate » (p. 56)

Celui de l'enfant secret qui pleure en nous mais garde cet émerveillement dans le chant clairvoyant des oiseaux. Toujours cet enfant qui pleure, cet enfant qui survit en nous, que traversent les taches de clarté et l'eau qui passe. Malgré la fracture et le manque perdre l'enfant en nous de la merveille en toute finitude :

« d'autant plus fort qu'on distingue
un autre éclat, la fracture
au bord du vase, où s'encastre
la trace du manque. » (p. 49)

Le tableau est aussi fresque de vie, humbles fleurs, un regard où se rétablir. Et brillent dans le noir les étoiles de notre ciel intime :

« Il s'engouffre à la suite
des premières notes d'une aria,
s'épanouit dans la perfection
d'une fleur de camélia
et persiste en sous-bois,
le souvenir au parfum de violettes. » (p. 180)

Malgré le désarroi insaisissable se dessine le geste d'offrande vers la cascade des fuchsias au temps suspendu de fleurs :

« Un jour enfin l'accès
on quitte le jardin
savamment agencé
aux allées bien tracées

on pénètre dans la forêt
on avance dans l'inconnu
d'un espace non quadrillé, sans ordre,
jusqu'à ce que voix et vent se confondent
et qu'une vie insoupçonnée jaillisse
au milieu de soi, au centre d'une forêt » (p. 91)

Le cœur est rendu à l'immense, au soleil, au zénith, les secrets jamais oubliés et les mots gardés, les sucs libérés d'un fruit, sont des présents déposés sur la stèle du chemin. Tout reste fidèle à l'impulsion première :

« l'arbre qui pousse ses rameaux,
la digitale inclinant sur l'espace
le salut pourpre de sa grappe,
la source et son rêve de mer. » (p. 91)

Béatrice Bonhomme

Nice, 14 février 2020